

## Entretien

# Avec un commissaire

— Ragnar von Holten, vous êtes connu comme le meilleur spécialiste de Gustave Moreau et j'ai fait votre connaissance l'année dernière à Stockholm, à l'occasion de l'exposition « Surrealism ? » que vous aviez organisée pour le Riksställnigar (organisation pour les expositions itinérantes). Cette année, vous voici commissaire national pour la Suède à la Biennale de Paris. Ma première question sera donc : Comment devient-on commissaire national à la Biennale de Paris ?

R. v. H. — En ce qui me concerne, par un manquement à l'article 6 du règlement de la Biennale. En effet, après avoir été désigné par le NUNSKU (Comité suédois pour les expositions à l'étranger), j'ai su qu'il me fallait avoir moins de 35 ans alors que j'en ai 37 ! Néanmoins, le NUNSKU a jugé que je pourrais avoir une opinion sur ce qu'il fallait montrer en France, en tenant compte de ce que l'on y avait vu et de ce que l'on n'y avait pas vu et que l'on aimerait peut-être y voir.

— Comment avez-vous établi votre choix et comment celui-ci a-t-il été accepté ?

R. v. H. — J'ai voulu montrer que « l'engagement » ne se limite pas à la reproduction de l'effigie

du « Che » et que, même dans des sociétés de bien-être comme la Suède, il existe des problèmes brûlants, que peut-être les images des « comics » ne suffisent pas à exprimer. En effet, il ne me paraît pas exclu que de « belles » images puissent véhiculer des idées violentes. C'est ce que j'ai fait comprendre aux Suédois et ils m'ont donné carte blanche

— Votre choix n'en reflète pas moins une vision critique de la Suède, ce que confirme votre texte inséré au catalogue de la Biennale. L'art, aujourd'hui, serait-il réduit à cette fonction critique ?

R. v. H. — Non, certes ! Mais je trouve que la Suède a si longtemps prétendu apprendre au monde entier comment résoudre ses divers problèmes qu'il n'était pas mauvais de montrer qu'elle avait elle aussi des problèmes sans solution, dont ne parlent ni les brochures d'information touristique ni les films suédois et qui lui sont communs avec bien d'autres pays ! Je crois que cela nous rend plus humains. Mais bien entendu, cette fonction critique de l'art est peu de choses en comparaison du rôle visionnaire de l'artiste. Ce que l'art « représente » demeure d'importance secondaire...

— Comment expliquez-vous cependant que la Suède, qui a renoncé à participer à la dernière Biennale de Venise (et a cédé à l'Islande les salles dont elle devait disposer), ait adopté une attitude toute différente en ce qui concerne la Biennale de Paris ?

R. v. H. — Lors de la précédente Biennale de Venise, on s'est aperçu que le pavillon central, au lieu de contenir « l'origine de l'art moderne », ne contenait que des gardarmes. Dans ces conditions, les artistes suédois ont refusé d'exposer et la Suède a fermé ses salles, comme bien d'autres pays d'ailleurs. Par la suite, Venise a promis de grandes transformations, mais ces promesses n'ont pas été tout à fait tenues. Avec Paris, c'est différent : la Biennale de Paris est encore jeune (à différents points de vue) et n'a rien promis. Aussi plusieurs de nos jeunes artistes ont-ils été tentés d'y présenter leurs œuvres.

— Les deux artistes que vous avez choisis pour représenter la Suède, Petter Pettersson et Ulf Wahlberg, ont été tous les deux classés dans la catégorie « Hyper-réalisme », autour de laquelle on fait grand bruit. Cette étiquette vous satisfait-elle ?

R. v. H. — Qu'est-ce que c'est que l'hyperréalisme ? Chaque objet réaliste monumentalisé ne trahit-il pas ses affinités avec le surréalisme ? Et les épaves de voitures de Wahlberg ne se trouvent-elles pas dans des paysages presque trop beaux pour être vrais ? Bien que la dégradation du milieu devienne plus apparente encore avec cet entourage presque romantique... Avec Pettersson, c'est une autre histoire. On peut le considérer comme un expressionniste dans la tradition de Munch, mais l'extrême attention et la compassion avec lesquelles il enregistre les traits si-

Dessin D. de P. Pettersson

